

CHAPITRE 1

C'était de la neige, ou de la pluie glacée, ou quelque chose entre les deux qui tournoyait autour d'eux comme de la fumée et semblait se solidifier au contact du tissu, enveloppant leurs vêtements d'un lustre blanchâtre. La neige, ou la pluie glacée, c'était selon, tombait depuis plusieurs jours maintenant et ils avançaient prudemment sur le chemin verglacé.

Le capitaine Alexeï Dmitrievitch Korolev suivait le directeur de l'usine de machines-outils avec un mauvais pressentiment ; les deux miliciens en uniforme et son collègue inspecteur Yasimov marchaient derrière. Korolev savait que ce serait un travail délicat ; il le sentait. Le directeur ne s'en était pas caché quand ils lui avaient annoncé qu'il venait interroger un de ses hommes. Si au départ il s'était montré on ne peut plus coopératif, son attitude avait changé quand ils lui avaient donné le nom de l'homme en question : Shishkine.

– Shishkine, Shishkine... répétait-il en faisant défiler des cartes dans un classeur en bois. Le voici. Ah... Foyer numéro sept. J'aurais dû m'en douter.

Korolev n'était pas devin, mais le « Foyer numéro sept » possédait une certaine réputation de toute évidence, et maintenant qu'ils s'en approchaient, il croyait savoir laquelle. Le directeur s'arrêta et montra un bâtiment de bois tout en longueur, de plain-pied, dont le toit pentu semblait ployer sous un épais casque de neige. Le foyer était dépourvu de gouttières et l'eau de fonte s'était figée d'un

bout à l'autre du bâtiment, semblable à un rideau descendant presque jusqu'aux congères qui avaient escaladé la moitié du mur. Les rares fenêtres, minuscules, étaient tapies sous l'avant-toit et plusieurs carreaux brisés avaient été remplacés par des matériaux de fortune. C'était le genre d'endroit où des travailleurs fraîchement arrivés de la campagne se repliaient sur eux-mêmes et recréaient leur village dans un espace de la taille d'une grange.

Ces gens n'aimaient pas les étrangers. Ni même les autres travailleurs qui vivaient dans les foyers voisins. Cet endroit était une île microscopique au milieu du vaste océan de la ville qui l'entourait. En fait, cette île ne se trouvait pas véritablement à Moscou, ni même en Union soviétique ; elle se trouvait dans un lieu totalement différent.

– Je ne mets pas les pieds là-dedans, camarade, annonça le directeur. Et si je peux me permettre : je vous déconseille également d'y entrer. Je vous ai montré où il couche. À votre place, j'attendrais qu'il sorte.

Korolev haussa les épaules, prit le temps de regarder la photo de Shishkine, puis la montra aux autres pour leur rafraîchir la mémoire. Un visage large surmonté d'une tignasse blonde rasée sur les tempes, une mâchoire arrondie et d'aspect robuste, des lèvres droites. Il n'avait pas une tête de tueur ; à vrai dire, il y avait quelque chose de franc et de pur dans ce faciès. Mais apparemment, Shishkine et son frère avaient bu la nuit dernière et, Korolev le savait bien, l'alcool pouvait transformer un saint en démon. Le frère était contremaître dans une usine de caoutchouc du district de Frunze où, semblait-il, Shishkine avait réclamé un emploi qu'on lui avait refusé. Des choses bénignes prenaient de l'ampleur quand la vodka coulait dans les veines d'un homme. Un jour, Korolev avait eu le cas de deux individus découpés en morceaux à cause d'un concombre au vinaigre.

– Ils sont combien là-dedans ? demanda-t-il.

– Cinq cents, *grosso modo*, répondit le directeur.

Korolev comprit ce que ça signifiait : ce foyer abritait des amis et des membres de la famille qui ne travaillaient pas

dans l'usine ; il y avait eu des morts et des naissances. De fait, une vingtaine de gamins en haillons traînait autour du bâtiment, dont une bonne moitié ne devait pas figurer sur les listes du directeur.

– Vous voyez ce que je veux dire, ajouta ce dernier en désignant d'un signe de tête un groupe d'hommes à la mine sombre qui venait de sortir par la porte la plus proche. Mon autorité s'arrête ici. Même les militants du Parti ne visitent pas cet endroit. Ils ont leurs propres façons de faire là-dedans et il est préférable, pour tout le monde, de les laisser tranquilles.

Korolev observa les travailleurs près de la porte : des rustres, costauds, aux mains et aux visages noircis par le travail, des durs à cuire qui n'appréciaient guère la Milice, visiblement. De nouveau, il jeta un coup d'œil à la photo de Shishkine.

– D'une manière ou d'une autre, il faut qu'on entre pour l'interroger.

Il se tourna vers les deux miliciens en uniforme ; ils n'avaient pas l'air plus heureux que cinq minutes auparavant, mais ils accompliraient leur mission. Yasimov, lui, semblait résigné, mais Korolev le surprit en train de tapoter la poche de veste dans laquelle se trouvait son revolver. Ils avaient tous déjà vu des foyers de ce genre, où s'appliquaient des règles différentes de celles qui avaient cours en ville, avec l'accord d'individus tels que ce directeur toujours à la recherche de main-d'œuvre pour atteindre les quotas de l'usine. Korolev marcha vers la porte, en espérant que les hommes en uniforme le suivaient. Les travailleurs s'écartèrent à leur approche, mais leurs regards durs indiquaient qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Korolev les entendit pivoter pour leur emboîter le pas, leur coupant toute retraite.

Il poussa la porte du foyer et entra.

Ça ressemblait à ce qu'il avait imaginé : l'intérieur d'une fourmilière, les fourmis étant remplacées par des êtres humains vivant à Moscou en l'an de grâce 1937. Dans tous

les coins, il y avait des gens et leurs biens. Le long d'un des murs, on avait construit des petites pièces pour les familles, semblables à des écuries, devant lesquelles les heureux occupants avaient suspendu des draps ou des couvertures pour ménager un peu d'intimité. Partout ailleurs, chaque centimètre de sol était occupé par des lits, des matelas et des toiles à sac sur lesquels les autres habitants du foyer dormaient, jouaient aux cartes, buvaient, fumaient et faisaient tout ce qu'un individu ferait dans le confort de son logement, sauf qu'ici il partageait son espace vital avec un demi-millier d'autres personnes. Et au-dessus de cette marée humaine pendaient du linge et des draps mouillés, sur des cordes qui se croisaient de manière anarchique, si bien que l'on n'apercevait même pas le plafond. Korolev s'arrêta pour observer ce décor, avant de s'avancer lentement en scrutant chaque visage, conscient d'être examiné avec la même attention.

Il continua à progresser, en écartant délicatement les personnes qui obstruaient le passage entre les alcôves et les lits, à la recherche de Shishkine. Au moins, il faisait chaud, se dit-il, même si c'était la chaleur d'une étable pleine de bétail. Les poêles en fonte alignés au centre de la pièce, tous les sept ou huit mètres, dégageaient sans doute moins de chaleur que les individus rassemblés autour. Inutile de demander où se trouvait l'homme qu'il cherchait : personne ne lui répondrait. Sa présence et celle des autres miliciens étaient comme un caillou jeté dans un étang ; des rides de silence se propagèrent, jusqu'à ce que le seul bruit soit celui de ses talons ferrés sur le plancher. Il maudit ces chaussures, vieilles de quatre mois seulement et d'une rare beauté, mais aussi déplacées en ce lieu qu'un lustre en cristal. Elles le cataloguaient, dans une catégorie qu'il n'aimait guère. Au moins, tous ces visages muets qui se tournaient vers lui, l'un après l'autre, d'une blancheur crasseuse en comparaison de leurs tenues de travail maculées, l'aidaient à repérer Shishkine.

Le foyer était séparé en deux pièces principales, délimitées par un coin cuisine et lessive, et plus ils avançaient vers le

centre, moins le bruit de ses talons dominait au milieu des quintes de toux, des ronflements, de l'eau qui gouttait, des caquètements d'une poule qui zigzaguait entre les lits. Toujours aucun signe de Shishkine, mais c'était peut-être le cadet de leurs soucis. Sur leur passage, on faisait entrer les femmes et les enfants dans les alcôves et on réveillait de jeunes hommes endormis qui se levaient et observaient les miliciens d'un œil trouble. Korolev entendait des gens les suivre à travers le foyer, mais à aucun moment il ne se retourna car il serait obligé alors de les affronter, ce qui serait synonyme d'ennuis. Il redressa les épaules et continua d'avancer, en sentant soudain la chaleur qui émanait du coin cuisine où des femmes aux visages rougeauds étaient penchées sur des réchauds qui rugissaient comme des hauts-fourneaux.

La deuxième pièce ressemblait à la première et là encore, leur présence ne passa pas inaperçue. Un jeune garçon hirsute jouait de l'accordéon, mais la musique s'arrêta dans un *glissando* quand il aperçut les bonnets bruns des deux hommes en uniforme. D'autres visages gris comme l'hiver se tournèrent vers eux et les observèrent en se demandant ce que voulaient ces quatre intrus. Dans le coin le plus reculé, un individu aux cheveux blancs, avec une fine barbe sous un nez aquilin, faisait la lecture à un cercle d'hommes et de femmes qui l'écoutaient tête baissée. Korolev n'était pas venu pour ça, mais il aurait parié un mois de salaire que cet individu était un ancien prêtre et qu'il leur lisait la Bible. Il leva le nez de son livre et, en gardant son regard fixé sur les intrus, il murmura quelques mots qui provoquèrent la dispersion de son public, en silence. Il rangea la Bible dans un sac et s'assit sur un lit, pendant qu'ils approchaient. Il n'y avait aucune trace de peur dans ses yeux, mais Korolev s'empressa de regarder ailleurs, pour essayer de lui faire comprendre que ce n'était pas lui qu'ils cherchaient.

C'est en tournant la tête qu'il repéra Shishkine, en train de dormir. La tignasse blonde était identique, mais le visage ne paraissait plus aussi ouvert que sur la photo. Moscou n'avait pas été tendre avec ce jeune homme souriant ;

quelqu'un lui avait donné un ou plusieurs coups sur le nez, de travers maintenant, et une cicatrice avait remplacé la majeure partie de son sourcil gauche. Korolev se pencha pour le réveiller en le secouant, sans se soucier des hommes qui se rapprochaient dans son dos et bloquaient la seule issue possible. Il s'occuperait de ce problème le moment venu.

– Réveille-toi, citoyen.

Le jeune type empestait l'alcool et ne s'était pas rasé depuis un jour ou deux, et quand il se retourna dans son sommeil, l'inspecteur ne put s'empêcher de remarquer les éclaboussures sombres sur ses vêtements crasseux et la croûte noire de sang séché sur son poignet lorsqu'il porta la main à son visage. Korolev le secoua de nouveau et les yeux de Shishkine s'écarquillèrent brusquement, comme si on l'avait arraché à un mauvais rêve.

– Shishkine, Ivan Nikolaïevitch Shishkine... c'est bien toi ?

Shishkine parvint à accommoder son regard et hocha lentement la tête, tout en semblant hésiter sur la réponse.

– Je m'appelle Korolev. Capitaine Korolev, service des enquêtes criminelles de la Milice de Moscou. Rue Petrovka.

Il entendit ses paroles voyager d'un bout à l'autre du bâtiment. Tous ces gens connaissaient forcément la Rue Petrovka ; elle était célèbre à sa manière. Un Scotland Yard soviétique, disait-on.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Shishkine d'une voix encore embrumée par l'alcool.

– Où étais-tu la nuit dernière, citoyen ?

Quelque chose apparut dans les yeux du jeune homme, pas vraiment un souvenir, mais un malaise certain.

– Ici. J'étais ici.

– Qu'est-ce que tu as sur la main, citoyen ? Du sang ?

– Je sais pas. J'ai bu un coup. Et alors ? Peut-être que je me suis battu.

– Étais-tu chez ton frère ? C'est là-bas que tu as bu ? Chez Tolya ?

– Non, j'étais ici.

Mais Shishkine n'arrivait pas à se convaincre lui-même.

– Son voisin t'a vu entrer à huit heures. Et il vous a entendus vous disputer, ton frère et toi. Après, il y a eu du vacarme. Puis le silence. C'était toi, hein ?

Shishkine ne protesta pas. Son regard était fixé sur la nuit précédente, il essayait de se souvenir, il n'en avait pas envie.

– Il est mort, citoyen, annonça Korolev et Shishkine devint livide.

Peut-être se remémorait-il quelque chose, peut-être revoyait-il mentalement le visage de son frère juste avant qu'il le frappe une première fois.

– Ce sang sur ta main, il vient d'où ? répéta Korolev.

– Du sang ? Quel sang ?

L'inspecteur attendit que le jeune garçon pose les yeux sur le sang séché qui encerclait son poignet et maculait sa veste. Il attendit qu'il déglutisse avec peine.

– Comment es-tu revenu jusqu'ici ? À pied ?

– Je ne sais pas.

– Tu es donc bien allé là-bas ?

– Non, dit Shishkine en fuyant le regard de Korolev.

– Tu vas venir avec nous, citoyen. Nous avons des questions à te poser.

– C'est un mensonge. Le voisin ment. J'étais ici. C'est le voisin qui l'a tué, je parie. Il voulait sa chambre, c'était une jolie chambre. Tuer un homme pour une chambre ! Le diable lui-même ne ferait pas une chose pareille.

Korolev se retourna et vit la stupeur sur les visages les plus proches.

– Quelqu'un peut confirmer que cet homme était ici hier soir entre huit et onze heures ? Quelqu'un ?

Il regarda autour de lui et songea qu'il y avait une chance pour que tout cela se termine bien. Une petite chance.

Shishkine brisa le silence :

– Pourquoi je tuerais mon frère ? Vous les connaissez ces gens-là, camarades. Ils inventent n'importe quel mensonge pour vous accuser. Ne me laissez pas payer pour le crime d'un autre.

Les travailleurs restèrent muets, ils soupesaient cet argument, et Korolev sentait que la balance penchait en sa défaveur.

– Il y a des empreintes sur le marteau, citoyen. Si ce ne sont pas les tiennes, tu ne risques rien. Tu as ma parole.

Un homme âgé, avec des yeux d'un bleu éclatant au milieu d'un visage rougi et barbu, se fraya un passage parmi la foule, suivi d'une femme. Celle-ci avait la peau abîmée par des années de travail dans les champs et des cheveux gris tirés en arrière sous un mouchoir blanc. Les responsables du foyer sans doute.

– Vanya, jure-nous que tu n'as rien à voir dans tout ça, demanda la femme, d'une voix presque aussi grave que celle d'un homme.

Agréable, mais ferme.

– Rien du tout. Promis. J'étais ici. Personne s'en souvient parce que je dormais.

– Pourquoi n'es-tu pas surpris, citoyen ? Ton frère a été assassiné et tu te contentes de nier l'avoir tué. Pourquoi n'éprouves-tu aucun chagrin ?

Les paroles de Korolev flottèrent lourdement dans l'atmosphère, et il vit du coin de l'œil plusieurs hommes hocher la tête. Il était important qu'il se concentre sur Shishkine, mais il n'aurait pas su dire pourquoi. Peut-être parce que son regard froid produisait un certain effet sur le jeune homme.

– Vous déformez les choses, voilà ce que vous faites, démons que vous êtes. C'était mon frère, jamais je lui ferais du mal.

– Et le sang, citoyen ? insista l'inspecteur.

Il posait la question à laquelle son auditoire attendait une réponse.

– Quel sang ? C'était une bagarre, rien de plus. Voilà ce que vous faites aux gens. Vous les réveillez et vous leur racontez un tas de choses. Pour les embrouiller. Mon frère est vivant, c'est tout ce que je sais.

– Il est mort, déclara Korolev. Il a été frappé avec un marteau. Trois fois. Le premier coup lui a éclaté la pommette.

Il appuya son pouce sur le visage de Shishkine, là où le marteau s'était abattu la première fois.

– Le coup suivant a dérapé sur sa joue droite et brisé la clavicule.

Là encore, Korolev mima le coup, en tapant sur l'épaule du garçon. Pour finir, il posa son majeur sur le dessus de son crâne.

– Le dernier coup de marteau... l'ordre n'est peut-être pas celui-ci, mais peu importe... lui a fait un trou de cinq centimètres dans la tête. Il lui a fendu le crâne entièrement. J'étais avec le médecin au moment de l'examen. Ton frère est bien mort.

Shishkine avait tressailli chaque fois que le doigt de Korolev s'était posé sur lui, et quand il s'exprima, sa voix n'était plus qu'un murmure :

– J'ai rien fait à Tolya. Je vous le jure. Je l'aimais.

– Peut-être que tu étais en colère après lui ?

– Tout ça, c'est des mensonges... Je l'ai pas vu depuis des semaines. Il est toujours vivant, je le sais.

Le barbu leva les yeux vers Korolev.

– Tolya est mort ?

– Comme un homme qui a eu le crâne défoncé par un marteau.

– C'est peut-être un voyou qui a fait ça. Il n'y a pas de raison pour que ce soit notre Vanya.

– Sauf qu'on l'a vu entrer chez Tolya peu de temps avant sa mort, et qu'on l'a vu ressortir peu de temps après. Si ce sont les empreintes de quelqu'un d'autre qui se trouvent sur le marteau, il faudra qu'on réfléchisse. Mais pour l'instant, il semblerait que votre Vanya soit notre homme. Je dois l'emmener.

Un mouvement parcourut l'assistance quand il prononça ces dernières paroles : des épaules qui se redressent, des pieds qui s'avancent, des froncements de sourcils... Certains, visiblement, voulaient l'empêcher d'emmener Shishkine où que ce soit. Il guetta une réaction sur les visages du couple âgé, en se demandant ce qui leur passait par la tête à cet ins-

tant. Ils s'étaient construit une petite parcelle d'indépendance dans ce taudis, certes, mais ils savaient qu'ils seraient obligés de livrer Vanya à la police tôt ou tard.

– Je vous donne ma parole : si les empreintes ne correspondent pas, il reviendra. Mais il s'agit d'un meurtre, camarades. Il doit me suivre.

Le barbu secoua la tête avec tristesse.

– Je ne peux pas croire que Vanya puisse faire une chose pareille.

Le lecteur de la Bible s'avança. Il s'exprima d'une voix calme, mais il était évident qu'il jouissait d'une certaine autorité dans ce foyer, et le vieillard barbu parut soulagé par cette intervention.

– Vanya, dis-nous ce dont tu te souviens, et où tu étais la nuit dernière.

– J'étais ici, toute la nuit.

– Non, Vanya. Tu n'es rentré qu'après la troisième équipe. Tu es allé voir Tolya ?

Le visage du jeune garçon sembla se replier sur lui-même.

– Oui, j'y suis allé, sanglota-t-il.

– Et tu as bu.

– Oui, que Dieu me pardonne. Mais je me souviens pas de ce qui s'est passé. J'ai pas pu le tuer, non, j'ai pas pu faire ça.

Shishkine se frictionnait le visage, ce qui rendait presque inaudibles ses paroles. Mais Korolev en avait entendu suffisamment. Il posa la main sur son épaule et lui parla tout doucement :

– Lève-toi, Shishkine. Suis-nous jusqu'à la voiture.

Shishkine obéit et Korolev le prit par le coude pour le guider. Un ou deux travailleurs semblèrent sur le point d'intervenir pour les empêcher de sortir, mais l'homme à la Bible secoua la tête et ils reculèrent.

Dehors, le froid leur fit l'effet d'une claque en plein visage et parut perturber Shishkine, qui se retourna comme s'il voulait revenir à l'intérieur, mais le lecteur de la Bible lui prit l'autre bras et marcha avec eux. Des hommes et des femmes se déversèrent hors du foyer et les suivirent en

silence, indifférents aux bourrasques blanches. Alors qu'ils se dirigeaient vers la voiture, les seuls bruits étaient les gémissements lointains d'une sirène d'usine et la neige qui crissait sous leurs pieds. Shishkine avançait tête baissée et Korolev sentait son corps secoué de sanglots.

– Qu'est-ce qui va m'arriver, mon père ? glissa-t-il au lecteur de la Bible, qui guetta aussitôt la réaction de Korolev.

Celui-ci prit soin de ne rien laisser paraître.

– Remets ton sort entre les mains du Seigneur, Vanya. Adresse-lui tes prières, prie la Vierge et les saints. Prie pour ton pardon et je prierai pour toi, moi aussi. Nous prierons tous.

Il parlait tout bas et Korolev espérait que les agents en uniforme ne l'entendaient pas.

Quand ils atteignirent la voiture, les miliciens firent monter Shishkine à l'arrière et l'encadrèrent sur la banquette. Le garçon paraissait tout petit entre eux. Korolev regarda le prêtre, en conservant une expression neutre.

– Merci, camarade. Votre aide nous a été très utile. Nous ferons l'éloge de votre action devant le directeur.

Le prêtre prit la main que lui tendait l'inspecteur, en se demandant peut-être comment celui-ci pourrait chanter ses louanges s'il ne connaissait pas son nom. Mais Korolev ne voulait pas savoir comment s'appelait le prêtre, il voulait juste rentrer chez lui et tirer un trait sur cette journée.